

L'Abeille.

2me. Année.

“ Je suis rose légère et vais de fleur en fleur.”

2me. Année.

VOL. II.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 4 AVRIL 1850.

No. 20.

NAUFRAGE DU PÈRE CRESPEL, RÉCOLLET.

(Suite et fin.)

Il n'en fallait point davantage : tous désespérés voulaient consumer sous un arbre cette misérable vie à laquelle la mort semblait préférable. Il fallut que le Père s'armât d'un courage d'autant plus grand que le mal paraissait incurable : il employa d'abord ses moyens de douceur ordinaires, mais tout était inutile ; alors prenant un ton sévère, et rappelant le peu de vigueur que les malheurs n'avaient pas encore étouffé : “ C'est aujourd'hui,” leur dit-il “ que Dieu se venge des offenses que vous lui avez faites, et s'il vous punit, c'est qu'il vous aime ; courage, mes chers frères, il veut se réconcilier avec vous.”

Ces paroles produisirent un effet merveilleux, car tous se jetèrent à ses pieds pour le conjurer de leur pardonner leur faute ; et deux formèrent le dessein d'aller sur le rivage, pour voir s'ils n'apercevraient pas leur chaloupe. Après une heure de marche ils arrivèrent à une cabane de sauvage, où ils trouvèrent une hache, de vieux haillons et quelques restes de viande fumée. Alors, sans tarder, ils revinrent sur leurs pas, pour annoncer cette heureuse nouvelle à leurs compagnons dont la moitié était mourante de faim. Tous conclurent par cette découverte qu'il y avait des sauvages non bien loin, et le Père partit aussitôt pour s'en assurer. Un peu au-delà de la cabane, ils aperçurent leur chaloupe ; mais elle était si bien prise dans la glace que les forces combinées de cent bras n'auraient pu l'attirer au rivage. Ce fut alors qu'à leur grande surprise ils entendirent un coup de fusil, et presque aussitôt, virent le sauvage qui l'avait tiré. Ce sauvage était déjà passé près de leurs cabanes sans qu'ils s'en aperçussent, et il avait eu tant de peur de la maladie qui régnait parmi eux, qu'il s'était enfui sans se montrer. Le Père lui fit promettre d'aller leur chercher quelque chose à manger, et le pria de faire diligence, parce que ses confrères périssaient de tous les maux. Le sauvage, par crainte, y consentit, et leur dit qu'au commencement du printemps il viendrait leur apporter les gibiers qu'il aurait pris. Ce retard paraissait bien long,

sans doute, mais quand on combat pour sa vie il n'y a rien qu'on ne fasse. Cependant le printemps si désiré, qui devait les arracher à cette cruelle prison, ne venait point, et la maladie continuait toujours ses ravages. Ils attendirent jusqu'à la fin de mars, et voyant qu'il leur serait inutile d'attendre plus long-temps, sans prendre un autre parti, le Père résolut de nouveau d'aller chercher quelque sauvage, et ne laissa en partant qu'un seul malade avec un autre qui pouvait le soigner, car tous les autres avaient succombé. Cette nouvelle recherche ne fut pas inutile ; ils en trouvèrent un vieux qui traînait son petit enfant par la main, et l'obligèrent de les conduire à sa cabane.

Il se rendit à leur désir, assez difficilement, et sur-le-champ ils radoubèrent un vieux canot sauvage, qu'ils avaient trouvé dans leur marche, et le 25 avril tout fut prêt pour le départ. De vingt sept, ils n'étaient plus que trois, et encore fallut-il que deux restassent en attendant le père qui leur promit de revenir vers eux le lendemain ; c'était M. M. Léger et Furt. Arrivé à terre le père s'assit sur une roche pour se reposer des fatigues de la traversée, car il avait toujours ramé à genoux : mais pendant ce temps-là, le sauvage ayant laissé son canot, prit la raquette, mit son fils sur ses épaules, et se sauva avec toute la vitesse possible. Mais ce n'est que dans les grands malheurs qu'on apprend à bien connaître un homme, et le Père Crespel en est une grande preuve. Il ne fut pas long à décider quel parti il devait prendre, et il se préparait à suivre les traces du sauvage, lorsqu'il entendit la voix de Mr. Léger. Celui-ci lui apprit que Mr. Furt l'avait suivi quelque temps, mais que lassé de fatigue, il avait résolu de passer la nuit dehors. Cette nouvelle attendrit vivement le Père, et dans toute autre circonstance, il aurait sans doute volé à son secours : mais comme il n'y avait pas à tarder, et qu'il fallait de nouveau travailler à son salut, ils aimèrent mieux donner après le sauvage, et c'était bien là le meilleur parti à suivre. Enfin par mille et mille détours ils arrivèrent à un grande cabane où était un vieillard qui d'un air affable leur offrit

de prendre place auprès de son feu.

Le lendemain Mr. Furt les rejoignit, et tous en posture de suppliants demandèrent au bon vieillard de les conduire au poste du Nord, où étaient plusieurs Français qu'ils connaissaient, et dont ils espéraient avoir tout ce qui leur serait nécessaire. Il montra d'abord quelque répugnance, mais enfin touché de leurs larmes et de leur état malheureux, il exauça leurs prières. Je ne sais pas si les Européens sont aussi hospitaliers ; du moins, ils ne sont ni plus doux ni plus affables dans leurs manières.

Le maître du poste où ils allaient, était un Français nommé Volant, et le Père Crespel n'eut pas plutôt entendu sa voix qu'il le reconnut. Ce fut une visite mêlée de joie et de tristesse pour M. Volant de voir un de ses plus intimes amis dans un état si déplorable. Les deux autres M. M. Léger et Furt n'attirèrent pas moins sa compassion par leur naissance et le rang qu'ils occupaient dans la société canadienne, et surtout en France. Malgré le bon accueil avec lequel le Père fut reçu, il ne vivait pas tranquille, laissant paraître au dehors l'inquiétude qui le troublait. Alors il dit à son ami qu'ils avaient laissé vingt-quatre de leurs compagnons à Anticosti, avec des vivres seulement pour six semaines, et que leur canot qui en portait aussi treize, avait disparu dans une petite île où il n'y avait pas grande apparence qu'ils pussent y vivre. M. Volant fit sur le champ armer une chaloupe pour aller les chercher ; mais on était au printemps, et c'était en décembre qu'ils s'étaient séparés ! Parvenus à Anticosti, funeste et premier asile, ils firent une décharge de leurs fusils, mais on n'y répondit point, et comme ils mettaient pied à terre, ô touchant spectacle ! quatre hommes se présentent agenouillés sur le rivage, tendant une main suppliante à leurs libérateurs. Hélas ! ils étaient bien éloignés ces hommes misérables de s'attendre à un si grand secours, et surtout la vue de leurs morts avait toujours repoussé loin d'eux la pensée de voir finir les malheurs qui les accablaient. Les imaginations romancières de nos jours auraient peine à raconter des événements si tragiques. Leur nombre de vingt-quatre